

## **Jouissance masochique et position féminine dans certaines dépressions**

Louis Sciara

Comme porte d'entrée à mon propos, je ferai part d'une interrogation clinique qui concerne des formes relativement courantes de dépressions névrotiques chez certaines femmes, le plus souvent d'âge mûr, mais pas toujours. Mais comme elles se retrouvent aussi chez des hommes (je pense à des patients alcooliques) qui viennent occuper une place Autre, cela m'amène à la question de la position féminine au regard des formules de la sexualité.

Quelle est cette disposition subjective qui maintient un sujet dans la plainte, l'effusion affective, y compris parfois la retenue agressive, dans un état clinique de dépression chronique (d'intensité variable qui va de la déprime à une dépression sévère et constituée) avec une tonalité continue de tristesse et de désespoir qui traduit une double dimension d'inéluctable destin et de temporalité figée ?

C'est une disposition structurale repérable dans le transfert qui témoigne d'un enlèvement, d'une « réaction thérapeutique négative » pour reprendre la terminologie freudienne, sur fond de demande incessante de reconnaissance et d'amour.

À l'origine de cette symptomatologie dépressive un contexte signifiant quasi-identique, celui d'une séparation d'avec le mari, l'amant de longue date, l'homme avec qui elle partageait le quotidien de la vie.

Ces femmes butent sur un Réel appréhendé comme indépassable, inexorable, qui ne les lâche pas et qu'elles ne lâchent pas, quand bien même elles se prêtent à un travail d'élaboration et de paroles pour l'accepter et mieux s'en débrouiller, elles y focalisent leurs demandes, leurs plaintes et l'attention du praticien. Elles livrent dans leurs propos une vie où il n'y a plus de place à une sexualité possible avec un renoncement affiché à toute rencontre future, non sans une certaine vindicte adressée aux hommes jugés abuseurs, infidèles et indignes de confiance.

À l'instar des dépressions névrotiques en général, il y a un refus des valeurs phalliques, ce qui n'invalide pas non plus la référence phallique en tant que telle qui régit l'existence et la limite.

Bien entendu, j'emploie à dessein le pluriel – les dépressions – dont il convient, au cas par cas, de situer les symptomatologies selon la structure particulière en cause (névrose, psychose ou perversion).

A partir de deux vignettes cliniques et en revisitant quelques textes fondamentaux de Freud (*Le problème économique du masochisme*, 1924 ; *La féminité*, 1932) et des références lacaniennes à propos du Surmoi, je proposerai quelques hypothèses structurales sur cette clinique via les questions suivantes :

À quoi attribuer une telle disposition subjective ?

- N'est-ce pas surdéterminé par un type de position sexuée féminine et en quoi ?
- Comment entendre la jouissance si vive à l'œuvre dans la résistance au mieux-être et au transfert ?
- S'agit-il d'un masochisme qui se mettrait au service d'une pulsion de mort qui justement supporte cette jouissance ?
- Comment faire la part des choses entre masochisme moral et impératif surmoïque qui paraissent s'allier dans de telles occurrences ?
- Y aurait-il un surmoi féminin et qu'est-ce qui le caractériserait ?

Liliane, la cinquantaine avancée, mère de deux adolescentes dont une avec laquelle elle vit, est séparée de longue date du père de cette dernière. Se présentant comme dépressive depuis cette séparation, elle m'est adressée pour un suivi psychiatrique par son analyste qui est embarrassée devant l'impasse subjective de cette femme, laquelle ne prend jamais acte de ses dires. Les plaintes somatiques sont mises en avant et non sans atteinte corporelle réelle parfois. De son désespoir permanent qui prend la forme d'un état dépressif chronique, il ressort qu'elle adhère depuis des années à cette étiquette diagnostique et aux traitements antidépresseurs qui désormais lui collent à la peau. Elle traverse des périodes d'alcoolisation qui ont plus de valeur d'appel et de témoin de sa dépression que de véritable alcoolisme.

C'est une patiente très difficile, toujours désespérée, plaintive, s'estimant victime d'une vie qui l'a mise à mal : mécontente profonde avec sa mère qui ne l'a jamais comprise, vindicte à l'égard de son père qui a eu des attouchements coupables et avérés vis-à-vis de sa petite fille, la dernière fille de la patiente, père pourtant adulé jusque-là, dénonciation des pères de ses filles (des pauvres types inconsistants), ratages de sa vie sentimentale et sexuelle jalonnée de rencontres avec des hommes dont il faut remarquer qu'ils sont tous en-deçà de son propre niveau culturel et jugés instruments sexuels insuffisants pour assurer sa jouissance sexuelle. En raison de ses échecs amoureux successifs, elle semble désormais non seulement résignée mais résolue à mettre une croix sur sa sexualité qu'elle a toujours considérée comme scellée par la frigidité.

Le plus significatif est de constater qu'à la moindre amélioration de son état, elle récuse son mieux-être et donne l'impression de se vautrer dans le morbide et le malheur. Cette tendance qualifiable à mon sens de masochique n'est pas anodine, elle est sensible et suscite un certain agacement chez ses deux cliniciens. Elle est la traduction d'une jouissance infernale qui met en échec la moindre aspiration thérapeutique. Au titre de sa névrose hystérique grave, le fait qu'elle n'engage pas sa responsabilité de sujet constitue un obstacle majeur. Il y a quelque chose de rigide et d'immuable dans le transfert qui rappelle ce que Freud notait dans son article sur *La Féminité* à propos d'analysantes, certes plus jeunes, dont la libido prend des positions définitives. Freud les attribue « au difficile développement vers la féminité qui a épuisé les possibilités de la personne ».

Un peu différent est le cas de Francine qui ne ménage pas sa tâche d'analysante et qui a repris un travail d'analyse des années après qu'elle a mis fin à une longue première tranche. Ses premières paroles m'ont frappé : « Tant d'années d'analyse à parler de ma mère pour en arriver là... Qui sera une mère pour moi ? Une bonne mère ? »

Elle est venue me trouver parce qu'elle allait mal. Son conjugo se détériorait sans qu'elle puisse vraiment se l'avouer. Elle ne supportait plus l'impuissance de son époux. À cela s'ajoutaient son vieillissement, l'approche de la soixantaine, sa fille unique en grande difficulté, ses pleurs fréquents, sa propre sensation de déprimer, son incapacité à se débrouiller de tout cela toute seule. Elle n'y parvenait plus.

Un virage dépressif franc a été sensible au moment où elle a découvert que son époux avait une maîtresse. Ce qui l'a mise à mal et l'a le plus horrifiée c'est non seulement qu'il la trompait en lui faisant croire qu'il était impuissant depuis des années mais surtout qu'il en désirait une autre, et de surcroît – le plus terrible – qu'il ne la désirait plus du tout depuis tant de temps.

S'installe alors un tableau clinique d'état dépressif et de ressentiment. Elle est très dévalorisée, s'estime humiliée, a honte de sa responsabilité d'avoir fermé les yeux sur les raisons de cette impuissance, se met à disqualifier ce qu'elle a vécu, en particulier d'avoir sacrifié toute vie professionnelle, malgré ses diplômes, en raison de son éducation catholique et de ses motivations à s'efforcer durant sa vie conjugale à être une bonne mère, une bonne épouse fidèle jusqu'à supporter – non sans mal – ses désirs sexuels envahissants et non assouvis. Sa décision de divorcer, sa séparation et son divorce effectifs n'ont guère fait évoluer cette dépression malgré un courage indéniable.

Les problèmes somatiques ont commencé à émerger, évoluant jusqu'au déclenchement d'une maladie chronique. L'angoisse s'est plutôt accrue avec le sentiment d'un échec total de sa vie malgré un certain désir de pouvoir rencontrer un nouvel homme, tout en soulignant, non sans lucidité, qu'avec l'âge qu'elle avait cette opportunité n'était sans doute qu'une illusion.

L'attitude apparemment inélégante et hostile de l'ex-mari ne l'a guère aidée. Elle s'est enfoncée dans un premier temps dans une amertume, une dénonciation des hommes en général et de son père tout particulièrement dont le modèle masculin n'était pas étranger au choix de son époux. Mais progressivement s'est installée une pente franchement masochique à se répandre dans la souffrance et l'insatisfaction, à se conforter dans le malheur malgré pourtant des moments de révolte, de remise en cause de sa responsabilité de sujet et d'essai de mise à distance de ses problèmes. Curieusement, ce qui s'est mis en place, au-delà de l'adresse agressive aux hommes, c'est un retour progressif de ses douloureux conflits avec sa mère. Il en est ressorti qu'elle reprochait à cette dernière de l'avoir fait naître fille, à savoir de ne pas lui avoir octroyé les attributs phalliques des garçons qui, eux, ont tous les droits, y compris d'exercer leur sexualité à leur guise et à tout âge. D'un même mouvement, bien que pleine de rancune à l'égard de sa mère, elle se reconnaissait de plus en plus en elle, l'estimant victime elle aussi de son époux. Elle en appelait à un amour salvateur de sa mère qui n'était jamais advenu, sans être dupe du caractère vain de sa demande.

Je ne ferai pas référence à ce qui a pu se modifier par la suite avec la cure, mais cette période de régression et de dépression figée a été très longue et tenace.

Ces deux cas illustrent différemment ces dépressions féminines que j'évoque, en ce sens où ils relèvent d'un désir en souffrance (pour la seconde) voire d'un refus du désir phallique plus net (pour la première) qui aboutissent à une jouissance mortifère, non sans retentissement somatique. Le masochisme est plus massif avec Liliane, plus sournois et insidieux avec Francine.

Le retentissement de la séparation est plus lisible avec Francine cepen-

dant que pour Liliane les ruptures se sont répétées avec le même fracas.

À l'appui de ces deux cas et des questions introductives, je vous livre les points structuraux majeurs qui me semblent être en jeu.

Une première remarque s'impose. Cette phénoménologie dépressive advient, grosso modo, au décours d'une perte : celle de l'homme avec lequel elles partageaient leur vie. Se retrouve à ce niveau une difficulté caractéristique de la position féminine. Délogées de la place d'objet à qui les inscrit dans le fantasme d'un homme, évincées de leur arrimage phallique, ces femmes en subissent en retour des effets délétères, en particulier un effondrement « narcissique » subjectif – je pense à Francine – qui prend d'autant d'ampleur qu'elles n'ont plus tout à fait l'éclat de la jeunesse, se sachant peut-être encore aptes à jouer du semblant phallique mais pas avec le même attrait d'antan dans le regard des hommes. Il s'agit avant tout d'une question structurale concernant la position sexuée féminine, puisque cela se vérifie dans d'autres cas cliniques de femmes plus jeunes. Se posent en retour les questions qui ont trait au rapport d'une femme au fantasme et d'un désir qui serait le sien, car le cas de figure le plus usuel, celui d'une posture hystérique normal, est de la contraindre à s'inscrire dans le désir d'un homme. En tout cas, le Réel de la séparation est souvent lourd en conséquence.

Seconde remarque à propos du « masochisme féminin ».

Pour mémoire, dans son texte, *Le problème économique du masochisme* (1924), Freud aborde le masochisme en se référant à la dualité Eros/pulsion de mort. Il a cette jolie phrase : « Cette souffrance qui accompagne la névrose est précisément le facteur par lequel celle-ci devient précieuse pour la tendance masochiste ». Les deux observations évoquées témoignent du caractère insistant, lancinant d'une souffrance qui ne les lâche pas et à laquelle elles adhèrent dans une certaine inertie dialectique et une temporalité figée, véritable deuil impossible. Dans cet article, Freud distingue le masochisme érogène, primaire, inhérent à chaque parlêtre, et au fondement des deux autres masochismes féminin et moral.

À propos du masochisme féminin, il ne cite que des cas masculins, tous « en position caractéristique de la féminité » dans des fantasmes et/ou des véritables dispositifs pervers : être castré, subir le coït, accoucher « comme autant de traces inconscientes de leur vie infantile d'enfant méchant, dépendant et en détresse » condamné à expier dans la jouissance (Freud n'emploie pas le terme) de la douleur et des tortures du fait d'un onanisme infantile coupable.

Plus tard, Freud précisera pour la femme, dans l'article des *Nouvelles Conférences sur La féminité* de 1932 : « La répression de son agressivité, constitutionnellement présente et socialement imposée à la femme, favorise le

développement de fortes notions masochistes qui parviennent à lier érotiquement les tendances destructrices tournés vers le dedans. Le masochisme est donc, comme on dit, authentiquement féminin. Mais si vous rencontrez, comme c'est souvent le cas, le masochisme chez les hommes, que vous restet-il d'autre à dire sinon que ces hommes montrent des traits féminins marqués ».

Freud fait un pas de plus : « Le masochisme est authentiquement féminin ». Il souligne l'incidence du poids du social. Il n'en épargne pas les hommes, ce qui met l'accent en termes lacaniens sur la position féminine, spécifiquement dans ce qu'il appelle « la position caractéristique de la féminité ». La répression de l'agressivité imposée socialement à la femme semble favoriser le masochisme moral.

Une troisième précision concerne la jouissance et plus particulièrement la jouissance que j'ai qualifiée de masochique et le masochisme moral.

Dans les deux cas cités, nous pouvons entendre la pente mortifère, morbide dans le transfert, l'insistance d'une pulsion de mort très active, et, ce qui vient imbiber et déborder le désir inconscient de ces femmes, la jouissance, une jouissance qui se déploie, à mon sens, avec d'autant plus de force qu'elles sont aux prises avec leur manque fondamental une fois l'arrimage phallique rompue.

Cette jouissance n'est pas sans incidence, c'est évident, sur le maniement du transfert, et je suis frappé par le fait que l'analyste en vient souvent à aiguiller l'analysante vers un psychiatre qui prescrirait de quoi faire céder sa jouissance. Délicate manœuvre pour l'analyste qui cherche avant tout à éviter d'alimenter cette jouissance, cherchant à la contrecarrer pour l'analysante tout en visant à se décaler pour ne pas être inclus et intégré dans cette plainte jouissive.

Pourquoi parler de jouissance masochique ? Et quel type de jouissance serait à l'œuvre ? Dans ces dépressions chroniques, un vécu d'irréparable est ressassé, sur fond de désespoir de deuil impossible. Il est sensible que la référence phallique quoique décriée, dénoncée, faisant l'objet d'une vindicte agressive à l'égard de ses représentants masculins, est quand même opérante.

À ce titre, qu'une femme ne soit pas toute phallique est d'autant plus mis en évidence. En effet, ce qui est remarquable, quand bien même il y aurait une jouissance à ne plus jouer le jeu phallique par dépit, c'est cette délectation inconsciente à se réduire à n'être que la petite chose, le rebut, l'objet de sacrifice mais aussi du coup d'élection pour l'Autre. C'est le témoin d'une problématique précœdipienne, comme pour Francine, qui fait retour en s'identifiant au *destin* féminin et maternel.

Par-delà une demande effrénée d'amour et de reconnaissance de l'Autre,

il y a cette tendance morbide à se faire objet d'expiation d'une culpabilité inconsciente. Cette culpabilité est liée – j'en ferai l'hypothèse – à la haine primordiale refoulée adressée à la mère quand elle est découverte comme châtrée, haine que la petite fille retourne contre elle justement dans une fixation à cette jouissance masochique. Cette dernière est complexe, car ces femmes, bien que non *détachées* de la jouissance phallique, semblent livrées de plus en plus à une jouissance de l'Autre (celle de la mère non châtrée, de l'Autre non barré) puisque, je vous rappelle dans les deux cas, le développement de problèmes somatiques au cours de leur états dépressifs.

Mais alors cette jouissance masochique ne relève-t-elle pas surtout d'un masochisme moral ? Freud écrit ainsi à propos de l'union Eros/Thanatos en 1924 : « Ainsi, le masochisme moral devient-il le témoin classique de l'existence de l'union pulsionnelle. Son caractère dangereux provient du fait qu'il a son origine dans la pulsion de mort, qu'il correspond à la partie de celle-ci qui a évité d'être tournée vers l'extérieur sous forme de destruction. Mais comme il a d'autre part la signification d'une composante érotique (allusion au masochisme érogène), même l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale ». D'où ce retentissement somatique, cette aspiration tenace et inconsciente à rechercher la souffrance pour la souffrance, cette jouissance érogène à subir le malheur, à en jouir activement dans cette passivité apparente de femmes délaissées et inconsolables. Eros qui se nourrit des blessures et échecs de l'existence. Sans compter l'influence socio-culturelle du monothéisme chrétien qui prône le sacrifice. Il faut noter que Freud s'efforçait dans ce même article de distinguer le masochisme du moi, dont le masochisme moral est le paradigme du sadisme, du surmoi qui serait plus net dans le masochisme féminin.

Ce qui m'amène à d'ultimes remarques centrées sur la notion de surmoi féminin (serait-il plus approprié de dire surmoi maternel ?) et sur cette sorte de régression précœdipienne que je souligne.

Avec sa seconde topique (*Le Moi et le ça*, 1923), soit antérieurement au *problème économique du masochisme* », Freud fait du surmoi l'héritier du complexe d'Œdipe, en particulier pour le petit garçon, surmoi dont la sévérité vient marquer normalement le déclin de l'Œdipe dont le refoulement est induit par l'angoisse de castration.

Lacan a surtout fait allusion au surmoi dans ces premiers séminaires en le situant dans l'étoffe même du langage, notant que cette instance tyrannique est paradoxale, étant à la fois la loi symbolique même (insensée et sans dialectique) et sa destruction, la censure, l'interdit et aussi un impératif de jouissance à transgresser (« Jouis » comme « appel ...à la jouissance pure c'est-à-dire à la non-castration ». *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 16.6.1971).

Dans *La relation d'objet* (6.3.1957), il fait référence au « style particulier au développement du surmoi féminin » en tant qu'« incorporation de certaines paroles (de) quelque chose d'analogue à l'objet du besoin... (mais) en tant qu'il est le substitut du défaut du don ».

Autrement dit, le surmoi féminin serait incorporation signifiante sur fond de manque dans ce qui fait défaut de l'Autre maternel (sous entendu l'Autre en tant que barré par la loi paternelle).

Dans *Les formations de l'inconscient* (2.7.1958), il fait valoir que « C'est bien autour de cette dépendance (dans la demande à l'Autre) que tout ce qui est du surmoi maternel s'articule ». Dépendance qui en passe par le stade oral et son objet voix comme véhiculant ce surmoi primaire. (*L'Angoisse*, 19.6.1963).

Enfin, toujours dans *Les formations de l'inconscient* (15.1.1958), Lacan interpelle : « Y a-t-il des névroses sans Œdipe ? » Il répond non, puisque parler d'Œdipe c'est introduire comme essentielle la fonction paternelle. Il précise que « Des auteurs » (M. Klein avec le surmoi primordial ? H. Deutsch ?) certes atténuent la portée de cette fonction en mettant l'accent sur le rapport exclusif de l'enfant à la mère, mais il s'en saisit pour poser la question suivante : « Est-il (le surmoi) uniquement comme Freud l'a indiqué... d'origine paternelle... est-ce qu'il n'y a pas derrière le surmoi paternel, ce surmoi maternel encore plus exigeant, encore plus opprimant, encore plus ravageant, encore plus insistant, dans la névrose, que le surmoi paternel ? »

En conséquence, un surmoi maternel plus archaïque que le surmoi héritier de l'Œdipe ? Surmoi maternel qui opérerait comme incorporation signifiante dans les deux sexes mais différemment ?

Je suggérerai que dans ces formes de dépressions caractéristiques d'une position féminine, il y aurait les traces de ce surmoi maternel, déterminant en amont les effets propres à la féminité d'un « complexe de castration (qui) prépare le complexe d'Œdipe au lieu de le détruire » (Freud, *La féminité*, 1932), avec une issue plus longue et complexe de la situation œdipienne et une fonction du surmoi moins draconienne que celle des garçons pour ces filles devenues femmes. Ce qui n'en induit pas moins une clinique bel et bien ravageante et permet d'interroger ce qu'il en serait d'une régression à cette phase précœdipienne : celle de la rencontre avec l'angoisse de castration, celle où la petite fille voit que sa mère n'est pas pourvue de l'organe, celle où elle se confronte à la privation, celle du *penisneid* vécu comme une « injustice masculine » (Freud), celle de l'attribution à la mère de son manque de pénis, celle de l'ambivalence dans la haine et la demande d'amour absolu adressée à l'Autre maternel.

Le fait pour ces femmes dépressives d'être lâchées par celui qui représente le pilier phallique exclusif les fait régresser à cette problématique précœdi-



pienne, à cette illusion jouissive d'être le phallus maternel pour ainsi dire, ce qui explicite cette fixation aimante qui revient dans leurs propos vis-à-vis de leurs mères, jusque là (avant la dépression) plutôt rejetées comme rivales et discréditées de les avoir faites fille.

